La dame qui ne veut pas déranger

Autor(en): **Châtel, Martine**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **11 (1981)**

Heft 7-8

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-829695

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

La dame qui ne veut pas déranger

par Martine Châtel

Avec Martha, pas de danger qu'elle vous fume votre dernière cigarette ou qu'elle accepte le dernier marron glacé de la boîte. Elle refuse tout. Même qu'on l'aide à porter ses paquets. Elle déteste accepter, car elle n'aime pas devoir. Elle ne veut être l'obligée de personne. Elle préfère se débrouiller toute seule. Et Dieu sait si elle s'arrange à ce qu'on le sache!

Vous l'apercevez de votre fenêtre, en plein mois de janvier, descendant à pied le long chemin qui mène à la gare. Vous vous précipitez dans votre voiture et lorsque vous la rattrapez, elle vous explique que son vélomoteur est en panne.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit? Vous savez bien qu'en auto on y est en trois minutes. Et là, vous risquiez de rater votre train!

Elle répond, un peu pincée, qu'elle n'aime pas déranger. Et vous avez presque l'impression qu'elle vous en veut de l'avoir conduite à la gare... Le soir, vous trouverez une bouteille de blanc derrière votre porte. Le petit service rendu est aussitôt «rendu» à son tour et Martha, ainsi, ne vous «doit» plus rien. Triste conception des rapports humains qui élimine toute gratuité du geste, toute spontanéité. Le blanc, vous le boirez, bien sûr, mais il aura un goût un peu acide...

Si un jour vous offrez un petit rien à Martha, elle finira bien par l'accepter avec tous les «il-ne-fallait-pas» d'usage dans nos rituels de politesse. Mais attention! Dans les jours qui suivront, un menu cadeau apparaîtra... Martha, qui se targue de ne jamais rien devoir à personne, ne supporte pas de recevoir quoi que ce soit sans aussitôt donner à son tour. Elle donne pour rendre. Telle une caissière, Martha tient les comptes et vous fait la monnaie.

Lorsque Martha refuse qu'on lui prête un billet de vingt francs ou un parapluie, elle révèle, par ce refus, l'importance immodérée qu'elle donne à ces gestes. Ceux qui n'empruntent jamais prêtent avec réticence.

Ayant quelque chose à vous dire, Martha sonne à votre porte. Elle commencera par refuser d'entrer. Puis de s'asseoir. Elle ne veut surtout pas déranger. Bien des personnes ont l'impression qu'elles dérangent moins debout qu'assises. Une demi-heure plus tard, elle sera toujours là, plantée au milieu du hall, chapeau sur la tête, vous assurant qu'elle s'en va. (Elle rappelle, en cela, les cantatrices d'opéra). Si, d'aventure, vous arrivez à lui faire prendre un siège, ce sera une nouvelle lutte en perspective: celle de lui faire accepter une tasse de thé. Martha se livrera à une véritable enquête: «Y en a-t-il du tout fait?» Si vous lui répondez que non, mais qu'il y en aura dans cinq minutes, elle continuera son enquête: «Si je n'étais pas venue, est-ce que vous en auriez fait pour vous?». Elle ne se calmera que quand vous l'aurez assurée que vous en auriez fait de toute façon. Elle boira une première tasse de thé, en refusera une seconde, et vous défendra vigoureusement d'ouvrir, «à cause d'elle», la boîte de biscuits non entamée que vous avez mise sur la table. A-t-elle besoin de se rincer les doigts? Surtout ne lui offrez pas, pour s'essuyer, un linge tout propre et frais repassé. Elle en réclamera un usagé.

Martha n'aime pas demander, déranger, devoir. Cette louable discrétion prend chez elle une forme si fanatique qu'elle suscite, chez les autres, plus d'exaspération que d'admiration:

— J'ai eu quarante de fièvre pendant deux jours. Je ne pouvais même pas me lever pour aller boire un verre d'eau, annonce-t-elle fièrement. Et bien sûr, elle n'a fait appel à personne. Même pas au docteur.

Si les Martha de ce monde vivent et meurent dans l'isolement, c'est parce qu'elles ont poussé la discrétion jusqu'à un stoïcisme bien inutile: elles n'ont pas voulu déranger; elles n'ont rien voulu devoir à personne.

M. C.

La Mort du Saule

G.-F. Clavel

I

Je l'aimais ce grand saule au feuillage éploré
Ses branches qui tombaient en longues paraboles
Semblant dissimuler un refuge ignoré
Concrétisaient pour moi la valeur d'un symbole.

Il avait poussé là, non loin de ma maison
Cet arbre d'Orient, un étranger, ce saule
D'une douce pâleur et dont la frondaison
Aurait dû s'abreuver à l'eau glauque des môles.

Son épaisse toison cachait aux indiscrets
Le rempart du grand mur aux entrelacs de lierre,
Car c'est là que l'Amour venait sous le secret
Echanger les serments sur le vieux banc de pierre.

Les oiseaux de leur chant y saluaient le jour
Le rossignol trillait dans les nuits étoilées
La vérité du puits en sortait dévoilée:
Mon saule était sacré le temple de l'Amour.

II

Mais il n'est plus de parc, on m'a volé mon ciel
Ecroulé le vieux mur, brisé le banc de pierre
Une tour de béton, monstre résidentiel,
Profane ce lieu saint où s'accrochait le lierre.

Il a tenu longtemps, relevant le défi.
Le saule que j'aimais restait là solitaire
Contestant à ce monde assoiffé de profit
Le droit de bafouer les lois élémentaires.

Des hommes sont venus, mon cœur est oppressé
«La raison du plus fort est toujours la meilleure»
A quoi sert de lutter quand du glas sonne l'heure.
Aux pieds de ses bourreaux l'arbre s'est affaissé.

Il m'a paru plus grand une fois abattu!
Où sont les clairs matins et vous chants d'allégresse
Envolés mes oiseaux; je connais leur détresse
Sur le grand saule mort, ils ne chanteront plus.